

offerts à m'escorter que dans le but de me piller. Rien ne parut d'abord. A midi et demi, comme je marchais en tête de la caravane, prenant mes notes, je me sentis tout à coup tiré en arrière et jeté à bas de ma monture : puis on me rabattit mon capuchon sur la figure, et mes deux zetaïs se mirent à me fouiller : l'un me tenait, pendant que l'autre me visitait méthodiquement. A cette vue, Bel Kasem d'accourir : il brandit son fusil, menace, veut empêcher le pillage ; mais il est impuissant à arrêter ses compagnons : tout ce qu'il peut est de prendre ma personne sous sa protection : il me rend la liberté et assiste, les larmes aux yeux, au déballage de mes effets. On m'avait pris ce que j'avais sur moi ; on se mit à chercher dans mon bagage : il était léger : on n'y trouva pas grand'chose ; mes deux zetaïs s'emparèrent de ce que j'avais d'argent (une fort petite somme) et des objets qui leur parurent bons à quelque usage ; on me laissa comme sans valeur les seules choses auxquelles je tinsse : mes notes et mes instruments. Puis on me fit remonter sur mon mulet et on continua la route, Bel Kasem mélancolique d'avoir vu violer sous ses yeux son anaïa, mes deux voleurs mécontents de n'avoir fait que demi-besogne, étonnés de n'avoir pas trouvé plus d'argent et se reprochant de m'avoir laissé les seules choses qu'ils ne m'avaient pas prises, la vie et mon mulet. Durant le reste de cette journée et durant toute celle du lendemain, ils discutèrent ce sujet, pressant Bel Kasem de m'abandonner, de les laisser me dépêcher d'un coup de fusil, lui faisant des offres, lui promettant sa part. Bel Kasem fut inébranlable et déclara qu'ils n'auraient ma vie qu'avec la sienne ; il leur fit des raisonnements : comment feraient-ils au retour s'ils n'apportaient à El Asri la lettre de son fils prouvant mon arrivée à Debdou ? Ma mort connue, ce Juif, envers qui ils s'étaient engagés à me conduire, se vengerait : son seigneur était un des hommes les plus puissants d'une fraction des Oulad el Hadj beaucoup plus nombreuse que la leur : elle s'armerait contre eux et les ruinerait. Cette dernière considération, jointe à l'attitude ferme de Bel Kasem et à l'adresse qu'il eut de faire traîner la discussion en longueur, me sauva. En approchant de Beni Riis, on décida qu'il ne me serait pas fait de mal, et qu'on me forcerait, en vue de Debdou, à envoyer un billet au jeune Israélite, annonçant mon arrivée, demandant la lettre pour son père, et déclarant que mon escorte avait été parfaite. Ce fut au dernier moment et en désespoir de cause que ce plan fut accepté : jusque-là la discussion ne cessa pas ; je n'en perdais pas un mot. Étrange situation d'entendre durant un jour et demi agiter sa vie ou sa mort par si peu d'hommes, et de ne rien pouvoir pour sa défense. Il n'y avait point à agir. J'étais sans armes : un revolver était dans mon bagage ; il m'avait été pris : l'eussé-je eu, il ne m'eût point servi : que faire seul dans le désert, au milieu de tribus où tout étranger est un ennemi ? Il n'y avait qu'un parti à prendre : la patience ; elle m'a réussi. Au moment de la bagarre, le rabbin Mardochée s'était bien conduit : il était venu à mon